

En 1812, les célèbres manufactures d'armes de Liège ont jeté dans le commerce 756,833 armes à feu, dont 326,181 revolvers et pistolets de poche....

Les états des bureaux de la guerre constatent qu'au 1er novembre il y avait en Angleterre 173,905 volontaires pour la défense du sol, parmi lesquels 133,323 fantassins.

Il y a en Europe un certain nombre d'ouvrages volumineux, mais aucun, pas même en Allemagne, ne compte autant de volumes qu'une *Encyclopédie* chinoise mise en vente à Péking. Cet ouvrage ne compte pas moins de 6,104 volumes et coûte 100,000 francs.

La ville de Munich va posséder une école supérieure d'hygiène dont la création est résolue depuis 1872. Le crédit est d'environ 400,000 francs et les bâtiments à construire doivent contenir 30 cabinets pour les opérations, les expériences, les études particulières et un amphithéâtre pouvant contenir de 120 à 150 auditeurs.

Avis aux amateurs de faïences orientales qui regrettent la pauvreté, sous ce rapport, des collections publiques. Le département oriental du célèbre musée de Kensington, à Londres, vient de recevoir une très-belle collection d'armures, d'objets en métal travaillés, mais surtout de faïences anciennes provenant de la Perse.

On a calculé que les six plus grands steamers actuellement à flot : *le Great-Eastern*, long de 306 mètres; *la Liguria*, de 140 mètres; *la Cité de Péking*, de 130 mètres; *la Britannia*, de 139 mètres; *la Cité de Richmond*, de 138 mètres; *la Bothnia*, de 130 mètres, étant rangés à la suite les uns des autres, occuperaient une ligne de 983 mètres de longueur. Rangés côte à côte, ils présenteraient une largeur de 93 mètres; leur tonnage total est de 35,000 tonnes.

Une médaille d'or d'une valeur de 625 francs est proposée par une société anglaise pour le meilleur mémoire ayant pour objet : les applications de la science hygiénique à la vie des populations rurales, avec programme des conditions les plus certaines pour conserver la santé des ouvriers agricoles et des moyens reconnus les meilleurs de prévenir les disettes. Semblable prix devrait, il nous semble, être proposé par les sociétés agricoles de tout pays.

Le gouvernement américain, se souvenant de son embarras pour se procurer des armes lors de l'explosion de la guerre de Sécession, se propose d'établir sur le territoire de l'Union plusieurs grands arsenaux où se trouverait concentré tout l'armement nécessaire pour une région. Le secrétaire d'Etat de la guerre demande le maintien et l'extension de la manufacture d'armes de Francfort, l'établissement d'un arsenal dans l'Etat de New-York et la conservation des magasins à Indianapolis, au fort Monroe et à Augusta; à ces arsenaux devront en même temps s'adjoindre des ateliers de montage et de réparation.

Le comité du congrès international des sciences géographiques, cédant aux nombreuses demandes qui lui ont été adressées de l'étranger, s'est vu obligé, pour donner satisfaction à des désirs très-vivement exprimés, de proposer à la Société de Géographie la remise de la session du congrès.

Dans sa dernière séance, la Société a définitivement fixé au 15 juillet 1875 l'ouverture de l'exposition, et au 1er août celle du congrès.

Le gouvernement, voulant donner à la Société un témoignage de l'intérêt qu'il porte au développement des sciences géographiques, a bien voulu affecter la partie reconstruite du palais des Tuileries à cette double solennité.

Il s'est construit près de 2,000 milles de chemins de fer aux Etats-Unis pendant la dernière année, qui est bien inférieure sous ce rapport aux années précédentes, comme on peut le voir par le tableau suivant :

	Milles.
1865.....	1,177
1866.....	1,741
1867.....	2,449
1868.....	2,979
1869.....	4,453
1870.....	5,525
1871.....	7,222
1872.....	7,340
1873.....	3,883
1874.....	1,923

Le nombre total de milles de chemins de fer actuellement en opération sur le territoire de l'Union est de 75,576, soit un mille pour 612 personnes.

La majorité des citoyens des Etats-Unis appartiennent aux différentes sectes de la religion réformée. Cependant les ordres monastiques catholiques y sont relativement pro-

pères. Les jésuites ont vingt collèges où ils confèrent des grades, et six noviciats; le nombre de leurs membres dépasse 1,100; les bénédictins sont au nombre de 300; les franciscains comptent 300 moines voués à la vie purement monastique. L'ordre qui, après celui des jésuites, a le plus de puissance et d'influence est celui des dominicains. Ceux-ci remplissent les fonctions de missionnaires et fournissent à l'Eglise catholique de l'Union ses meilleurs prédicateurs. La maison-mère de cet ordre, qui compte environ 200 membres, est à Ste. Rose, dans le Kentucky.

Les augustins siègent à Philadelphie; les sulpiciens dans le Maryland; les lazaristes à la Nouvelle-Orléans. Un ordre particulier aux Etats-Unis, celui des paulistes, a été fondé à New-York par le père Hecker: il ne compte encore que 25 adhérents.

En résumé, on compte aux Etats-Unis 3,000 religieux, 7,000 religieuses et 3,000 sœurs de charité.

## UN MILLIONNAIRE DES TEMPS MODERNES

ÉTIENNE GIRARD

Il était temps que la Californie fût découverte pour les pauvres fils de famille qui, sur l'asphalte des boulevards, construisent dans les ruines de leur fortune les châteaux aériens d'un héritage imaginaire, pour les romanciers et les vaudevillistes qui ont usé jusqu'à la corde le manteau cousu de perles du nabab de Calcutta, et le sac de dollars de l'oncle d'Amérique.

Si j'avais, disait un philosophe ami de son repos, la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. Plus hardi que ce sage penseur, je sais que je rapporte des régions transatlantiques une vérité cruelle, et je ne crains pas de la lancer au grand jour de la presse quotidienne. Eh bien donc, il faut l'avouer, le nabab indien est un être idéal, dont on ne voit que de loin en loin la réalité, et l'oncle d'Amérique devient de plus en plus une figure de convention, un mythe insaisissable.

Dans ce malheureux siècle d'égoïsme, dans cette vallée de larmes des intérêts matériels, toutes les riantes théories du temps passé tournent tellement au calcul individuel, que les neveux, ces fidèles sectateurs de la trompeuse espérance, doivent se résigner à tenter de faire fortune eux-mêmes, s'ils persistent à croire que le bonheur réel tient aux dons de la fortune.

A la place des actes de généalogie qu'ils s'appliquent à recueillir, pour constater d'avance leurs droits à un héritage éventuel, mieux vaudrait qu'ils écrivissent sur la porte de leur appartement ces deux vers d'un bonhomme qui, dans son apparente simplicité, en savait long sur les choses de la vie :

Travaillez; prenez de la peine,  
C'est le fond qui manque le moins.

Raisonnons un peu. La question que nous avons eu le courage, peut-être téméraire, d'aborder est assez importante pour qu'il nous soit permis de la poser gravement. En premier lieu, par cette effroyable époque de découvertes incessantes et de concurrences acharnées, tout oncle qui part pour l'Amérique n'est nullement certain d'y trouver un *Eldorado*. Il en est beaucoup qui meurent misérablement à la peine; il en est qui, fatigués de leurs efforts inutiles, s'en reviennent comme celui dont M. Alphonse Karr nous a fait un si spirituel tableau, demander dans leur indigence un dernier gîte au fils de leur frère. Voilà, dans notre époque actuelle, les deux résultats les plus fréquents des aventureuses tentatives de l'oncle d'Amérique.

Que si, par une habile combinaison, par un hasard propice, cet oncle en vient vraiment à s'enrichir, qu'arrive-t-il? de deux choses l'une: ou le rayonnement de ses piastres attire sur lui les regards d'une jeune Américaine qui l'enlace dans ses filets, et alors adieu la part promise aux neveux, ou, s'il échappe aux traits de ces belles dames chasseresses, s'il concentre tout son amour sur les beaux yeux de sa

cassette, un jour vient où, saisi d'un amer repentir à l'idée de tout le bien qu'il aurait pu faire et qu'il n'a pas fait, il expie sa vie d'avare par une charité évangélique: il déshérite ses parents et prodigue ses biens aux parents de Dieu, aux pauvres.

En veut-on un exemple? J'en ai deux à citer des plus éclatants. Le premier est celui de M. Macdonough, le richissime propriétaire de la Louisiane. Au dernier terme d'une existence pendant laquelle, pour augmenter l'étendue de ses domaines, il se condamnait aux plus dures privations, il a détaché d'une fortune colossale trente misérables mille francs pour sa nièce, tout le reste est devenu le patrimoine des indigents et des institutions de bienfaisance. Le second exemple est celui d'un Français, Etienne Girard, un oncle d'Amérique comme on n'en a jamais vu, comme on n'en verra probablement plus jamais, mais un oncle terrible qui, de même que Macdonough, a cruellement déçu les rêves d'or de ses héritiers.

Sa biographie est un curieux épisode de l'histoire des Français en Amérique. Au xvii<sup>e</sup>, au xviii<sup>e</sup>, au xix<sup>e</sup> siècles nos marins et nos soldats illustraient la France, en Amérique, par leur bravoure; nos missionnaires, par leur zèle religieux; nos gentilshommes, par leur gracieuse courtoisie. Au xix<sup>e</sup> siècle, Girard, cet autre enfant de la France, l'illustrait à sa façon par les succès les plus enviés de ce temps-ci, par la fortune. A chaque siècle selon ses facultés; à chaque siècle selon ses besoins.

Etienne Girard, que l'on peut considérer comme une éclatante image du peuple américain dans son amour de l'argent, dans ses froides et sévères habitudes, dans la rigidité et l'audace de ses calculs; Etienne Girard, qui fut comme une vivante manifestation des principes d'ordre, d'économie si souvent formulés par Franklin, venait de la France, ni de l'âpre et laborieuse Auvergne, ni de l'opiniâtre Picardie, mais d'une de nos provinces les plus gaies et les plus riantes, des bords de la Gironde.

Parti en fugitif de la maison paternelle, comme un autre Robinson, avec cet ardent besoin d'aventures qui fait les hommes mémorables, ou les *outlaws*, il s'embarqua à l'âge de douze ans comme mousse sur un navire qui allait aux Indes occidentales. De même que les fleuves dont la source se cache sous les nuages des montagnes, l'origine de ce fleuve de dollars, dont l'heureuse ville de Philadelphie contempla pendant près d'un demi-siècle les ondes scintillantes, est fort peu connue.

On sait seulement que de l'humble emploi de mousse, Girard s'éleva à celui de maître d'équipage, et qu'en cette qualité il arriva à New-York, vers l'année 1775. De là, il se retira à New-Jersey, où, profitant des leçons qu'il avait prises aux Indes, il se mit à fabriquer des cigares. Cette industrie ne réussissant pas au gré de ses vœux, ou le théâtre de ses spéculations lui paraissant trop étroit, il se rendit en 1779 à Philadelphie. Là, on le vit dans une espèce d'échoppe, vendant des cordages et de la ferraille. A cette époque encore, rien n'annonçait sa brillante destinée de financier, et les paysans qui allaient marchander près de lui quelques bouts de câbles ou quelques vieux clous, ne se doutaient guère qu'ils avaient devant eux l'un des plus grands hommes futurs de l'Amérique, c'est-à-dire l'un des plus riches.

Le temps, a dit l'évangéliste du comptoir, le prudent Franklin, le temps est de l'argent, et Girard ne perdait pas une heure, pas une minute. Avant d'ouvrir sa boutique de ferraille, il avait fait autour de Philadelphie un rude commerce. Il s'en allait avec une barque, le long de la Delaware, portant aux gens de la campagne diverses denrées communes, et recevant en échange leurs produits.

Vingt années se passèrent pendant les

quelles il travailla comme un fourmi, amassant en silence tout ce qu'il trouvait sur son chemin, vivant obscurément, et ne faisant sonner quelques écus que lorsqu'il en était besoin pour séduire un chaland. Il préparait dans l'ombre ses ailes, et ce n'étaient pas les ailes d'Icare. Une fois qu'il les eût faites, il pouvait affronter le soleil de la finance.

En 1812, il fonde lui-même une banque et y dépose un capital de 8 millions de francs, et un an après, le gouvernement américain cherchant à négocier un emprunt de 5 millions de dollars (plus de 25 millions de francs) (1), Girard lui fournit cette énorme somme.

A partir de cette époque, le nom de l'aventureux Bordelais se trouve mêlé à la plupart des grandes entreprises commerciales de Philadelphie. Tout en s'engageant dans ces diverses associations, il se livrait, pour son propre compte, à un vaste commerce. Il avait des capitaux dans une quantité de spéculations, des navires voguant dans toutes les directions, et il n'était pas homme à équiper un seul de ces bâtiments sans en avoir habilement calculé toutes les chances de succès. Très-concentré en lui-même, il ne confiait à personne ses projets, et n'acceptait qu'avec une extrême réserve ceux auxquels on désirait l'intéresser. Du reste, il n'entendait que comme un vain bruit à son oreille, et celui-là eût été probablement fort mal venu qui eût voulu l'entretenir de l'azur du ciel méridional et des sites pittoresques de la Gironde. Nulle harmonie poétique ne touchait son esprit absorbé dans la région des chiffres; nul rêve de doux plaisir ne souriait à sa pensée. Si son cœur surpris à quelquefois palpité au milieu de ses matérielles jouissances, sous l'impression d'un sentiment plus tendre, l'histoire ne le dit pas. S'il s'est trouvé quelque innocente femme qui, en faisant luire sur lui les rayons caressants de son sourire et de ses yeux, a cru pouvoir lui donner un noble élan, il faut la plaindre, car elle l'aura bientôt vu retomber sous l'empire des deux idées uniques qui devaient dominer sa vie: travail et argent.

Au sortir de son comptoir, Girard allait dans une de ses fermes visiter ses jardins, examiner ses bois et se reposer de ses calculs en prenant la bêche ou la fourche pour cultiver des plantes, ou pour donner à manger à ses bestiaux. Il s'enorgueillissait d'avoir, dans ses propriétés, les plus beaux fruits de la contrée, non pas pour les étaler sur sa table et en goûter lui-même la saveur, mais pour les envoyer au marché et en percevoir exactement le prix. Avec ses habitudes parcimonieuses, il n'était cependant point un Shylock, ni un Harpagon. Sa main s'ouvrait parfois généreusement pour soutenir une entreprise d'utilité publique, ou soulager une infortune. C'est un autre point de ressemblance entre ce type mémorable et le grand négocié américain qui, en général, dépense largement les dollars qu'il poursuit sans cesse avec ardeur.

Enfin, Girard devint riche, immensément riche. Il possédait de vastes terrains dans la Louisiane, d'autres dans la Pensylvanie, je ne sais combien de maisons dans les rues de Philadelphie, de navires à voile, d'actions dans les compagnies de bateaux à vapeur et de chemins de fer, en tout plus de soixante beaux millions. Il avait, lui, simple enfant du Midi, sans ressource et sans patronage, acquis, par sa propre industrie, cet *Eldorado*, quand un jour, la mort qui fait danser les rois et les bergers, la mort railleuse et impitoyable de Holbein, vint le prier de vouloir bien mettre

(1) Le dollar vaut 5 fr. 30 c.